

# Progressisme versus progressivité : pour une nouvelle approche du progrès.

## I - Le prix du Progrès

Le progrès a toujours un prix. Pas seulement celui des effets des changements qu'il provoque mais parce que le changement est toujours fractionné alors que l'être humain est total. C'est ce qui rend si difficile de le mesurer, de le chiffrer, en un mot de l'évaluer.

Il est donc souvent un choc culturel et psychologique, tant collectif et qu'individuel. Ceux qui le vivent au commencement de sa manifestation, qui en bénéficient, ne sont généralement pas ceux en pâtissent et qui en paient le prix plus tard. Ce constat, naguère encore tabou, est devenu une prise de conscience réelle à la fin du siècle dernier.

Face à notre incapacité à saisir dans sa totalité le demiurge Progrès, à comprendre toutes ses qualités et tous ses défauts, tous ses bienfaits et tous ses méfaits, ce Prométhée nouvelle version, semble échapper et effrayer notre époque.

Toutefois, dans la volonté de le maîtriser, un cap a été passé : nous savons qu'il y a désormais « un prix » collectif, voire totalisant. Nous le vivons au quotidien et les entreprises sont devenues les premiers terrains de jeu de cette soudaine prise de conscience. Certes, le progrès stimule la vie des humains et leur donne une immense quête pour se transcender et se sortir des impasses traditionnelles. Si cette étape a pu être franchie c'est parce que les Hommes sont devenus des « homo faber ». Et cela a un prix individuel qui est ouvertement de plus en plus discuté.

### *La fabrique de l'« homo faber »*

Lentement rêvé puis sculpté, depuis la Renaissance, l'« homo faber » s'est bâti et battu contre les traditions, voire contre l'idée même de Tradition. En rupture avec les ordres établis (Eglises, Etats, élites et scientifiques aux ordres), il n'est né que du désir de se projeter vers un idéal de survie puis de mieux vivre.

De cette rupture, il est ressorti qu'en voulant le Progrès, les Hommes ont souhaité s'émanciper de l'ordre sauvage et amoral de la Nature en se dotant d'une éthique

de responsabilité (Max Weber<sup>1</sup>) ou du principe de responsabilité cher à Hans Jonas<sup>2</sup>. Le socle de cette éthique est que l'Homme doit répondre de tout et surtout de lui-même, de ses pensées et de ses actes. Il est le centre et le sens de la vie.

C'est pourquoi l'« homo faber » commença alors par l'émerveillement pour la nature... humaine et la lutte contre l'ordre naturel des choses. C'est ce que nous montre l'« homme de Vitruve », de Léonard de Vinci, qui matérialise dès 1490, la place et la destinée de l'Homme dans l'Univers. Homme au centre du monde, aux proportions parfaites, entrant dans un carré et un cercle, deux figures géométriques considérées comme les plus parfaites depuis la haute Antiquité.

Cela implique deux choses, dès lors : que, d'une part, l'homme est au centre de la création et que c'est lui, et lui seul, qui aura le pouvoir de projeter son destin pour transformer le monde, et que, d'autre part, il sera libre de transformer sa nature humaine.

Près de six siècles plus tard, nous y sommes. Le Progrès a émergé de cette fantastique révolution et avec lui, celle du regard de l'Homme sur lui-même.

Parmi les multiples conséquences de cet avènement, il y eut la rupture avec le passé, avec le cadre traditionnel de la transmission des savoirs et - ô crime de lèse-tribu ! - avec la force de la lignée. En soi, ce fut le mérite et la grandeur de ces femmes et hommes qui prirent cette contre-allée du Progrès, à contre-sens de l'histoire des dogmes, jusqu'au sacrifice de leur vie. Mais lorsque cette rupture, avec ce tout ce qui avait précédé, devint systématique « en Son nom », c'est tout le respect du monde créé avant soi et à l'extérieur de soi qui disparut.

On le voit bien avec le drame absolu de la destruction des océans, des terres et de l'air. Cela montre à quel point cette pensée systématique est allée rageusement à l'encontre de trois des quatre Éléments, piliers de la vie. Quoiqu'il y ait beaucoup à dire sur le feu aussi...

### *Le Progrès comme processus, à tout prix ?*

Ce changement de regard sur la Nature, en Occident d'abord, s'est forcément étendu à l'Homme lui-même. Pourquoi ? Au nom de la nécessité. Et qu'il est ainsi apparu que le Progrès n'existait forcément et heureusement que d'être utile, pour chacun comme pour tous. Ce nouveau lien entre Progrès et utilité donne même

---

<sup>1</sup> Max Weber, *Le Savant et le Politique*, 10/18, colt. « Bibliothèques », Paris, 1963, p 206-207.

<sup>2</sup> Hans Jonas, *Le Principe responsabilité, Une éthique pour la civilisation technologique*, Poche, Champs - Champs essais, 2013,

toute sa légitimité à une idéologie prépondérante depuis le XIXe siècle : l'utilitarisme, sous la plume de Bentham<sup>3</sup>.

Nous sommes toujours, en ce début du XXIe siècle, sur la lancée de cette vision et version du Progrès, condition *sine qua none* du plaisir et du bonheur minimal, ou dit différemment, de la certitude de s'éloigner de ce qui abîme la condition humaine. C'est, d'ailleurs, parmi toutes les facettes qui le constituent, celle de la technique / technologie qui est devenue exponentielle, extraordinaire et si inédite. À tel point que les deux mots de « progrès » et « technique » sont devenus indissociables <sup>4</sup> depuis plus d'un demi-siècle.

Or, avec le Progrès technique, volens nolens, *la logique de processus* a remplacé *la logique de fabrication* et donc de transformation, comme l'a si bien démontré Hannah Arendt, dans sa « crise de la culture »<sup>5</sup>. Le fossé s'est creusé de manière abyssale entre le progrès technique et le progrès éthique, entre le progrès intellectuel et le progrès psychologique, entre le progrès matériel et le progrès spirituel. Le travail sur les valeurs centrales de cohésion en entreprises, services publics ou même en clubs Apm interroge sans cesse cette distorsion que la pandémie a rendue encore moins acceptable.

De ce fait, il apparaît que le Progrès *non orienté* dans une mission et un sens globaux rate son but : améliorer l'homme et la société. Et c'est d'autant plus dommageable dans le système capitaliste qui ne sait évoluer et avancer que de crise en crise ! Sinon, pourquoi le père français du positivisme, Auguste Comte, aurait-il écrit : « l'Amour comme principe, l'Ordre comme base, et le Progrès pour but »<sup>6</sup> ?

Formidable lance-pierre moderne le Progrès (peut-il s'écrire sans majuscule aujourd'hui en notre époque de superlatifs ?) s'est donc imposé, petit à petit, comme la cause la plus juste et honorable après des siècles où toute invention, toute innovation, toute créativité étaient suspectes, taxées d'hérésies où au seul service des forces de la Conservation.

Il trouva logiquement un vecteur puissant dans toutes les idéologies dont nous avons hérité du XIXe siècle comme le libéralisme, le socialisme, le communisme, le nationalisme, le patriotisme et même dans un certain anarchisme avec l'anarcho-

---

<sup>3</sup> Courant philosophique créé par Jérémy Bentham (1748-1832), avec son traité « Introduction aux principes moraux et législatifs » (1780).

<sup>4</sup> Jean Fourastié, *le Grand espoir du XXe siècle*, Sciences humaines et sociales (1952) - PUF - 3e édition revue et augmentée

<sup>5</sup> Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Gallimard, Paris, 1989, 384 pages

<sup>6</sup> Devenue la devise du Brésil « le Progrès dans l'Ordre » en 1889.

syndicalisme. C'est, cependant, dans le marxisme que son incarnation s'approcha le plus d'une religiosité, en posant que le Progrès ultime des Hommes serait de terrasser l'Histoire et y mettre un terme en détruisant la Bourgeoisie et avec elle, la lutte des classes. Le Progrès amenant au Salut et se hissant au rang de quasi-religion mais de réelle religiosité.

*On comprend bien, dès lors, que si le Progrès n'est plus que qualités des processus et process, il perdra son orientation qui porte en elle, les valeurs, la mission et la vision.*

## II - Progressisme versus progressivité

*Le progrès est-il alors amoral ou moral ?*

Mais alors si le Progrès est associé à la religiosité, donc à la plus haute expression de la morale, pourquoi, est-il considéré, de plus en plus comme amoral, au point de devenir suspect cent ans plus tard, dans toutes les sociétés dites développées ?

Le management interculturel nous donne une partie de la réponse. Au travers des cultures, il est devenu, à la fois, à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, un accroissement intensif ou quantitatif, sans jugement de valeur, une mesure froide telle que nous l'ont léguée les Grecs et les Romains de l'Antiquité. Progresser c'est mesurer. C'est se mettre dans une posture apolitique, areligieuse, asexuée, amonale. C'est le fameux règne de la quantité et de sa mesure dans l'optique d'atteindre un objectif.

Mais, en même temps, dans la plupart des cultures, ethniques, nationales ou d'entreprises, il est aussi une transformation, pas à pas, dans le sens d'un meilleur, d'un mieux, dans un ordre précis comme celui indépassable de la connaissance. Dans ce cas, le Progrès n'est plus seulement mesure statistique de l'évolution d'un processus, d'un tableau de bord ou Excel, il est soif et appétit insatiables d'apprendre continuellement.

C'est la raison pour laquelle, plusieurs siècles après les deux Renaissances européennes, l'esprit des Lumières, le scientisme et ce, malgré les maîtres du soupçon<sup>7</sup>, le Progrès devint un mythe, c'est-à-dire, un récit fondateur à lui tout seul. Un récit fondateur avec rang de religion, celle de l'Humanité, car lui seul pouvait incarner la véritable unité que toutes les religions et autres idéologies avaient prônée en vain. À une seule condition : que les deux phases du progrès continuent toujours à se répondre : progresser certes mais dans une orientation qui préserve

---

<sup>7</sup> Marx, Nietzsche et Freud : qui insufflèrent l'esprit fécond du doute en Europe.

ou fait grandir l'essentiel de l'humain. L'impératif moral du Progrès est aujourd'hui en passe de devenir la norme dans les sociétés démocratiques.

En effet dans la pratique de l'intelligence interculturelle, le « chercheur-chercheur » se rend vite compte que la notion de progrès n'est en rien universelle comme les Européens et les autres Occidentaux l'entendent. En Occident, et dans toutes les élites mondialisées, le Progrès est, désormais, LE moteur du sens de l'Histoire. C'est ce que l'on appelle l'eschatologie messianique. L'Histoire a une direction (passé, présent, futur), un but : le Royaume (des cieux, du Prolétariat, de l'Ecosophie, de Gaïa), et surtout UN sens unique !

*Progrès : la mutation du « isme »*

Dès lors, comment ne pas classer le Progrès dans les idéologies et ne pas lui coller un bel « isme » à son supposé divin derrière ?

Le Progrès peut alors se décliner par le « progressisme », idéologie selon laquelle tout progrès doit se construire dans l'objectif de s'intégrer dans la marche vers le Progrès, avec majuscule, de l'humanité tout entière. Le Progrès pour tous. Le Progrès qui bascule donc dans le camp du Bien, de la bien-pensance, et du seul futur souhaitable, voire souhaité. On l'aura compris, le progressisme charrie dans son lit les prêches des clercs croyant détenir la Parole révélée, la parole juste : celle de leur éthique. Et qui peut vraiment s'élever contre une parole qui veut nous sauver tous, en nous améliorant tous ?

En se couronnant d'un « isme », le Progrès est devenu une idéologie comme une autre et tend donc vers le but de toute idéologie : l'hégémonie. Il suffit d'être dans le camp de ceux qui peuvent avoir le pouvoir de nommer le progrès. On l'a bien vu avec le transhumanisme, et l'homme augmenté par exemple ou encore les débats sur l'euthanasie, la féminisation de la langue, la qualification de la laïcité, le wokisme etc....

En dehors du Progrès point de Salut ! En dehors, du Progrès point d'autres mythes, rites et doxas ! En dehors du Progrès point de... désir ! Et c'est là que l'interculturel, et ce que l'anthropologie nous en dit, devrait nous rendre attentifs et prudents.

Dans bien des cultures du monde, le Progrès ne peut pas s'écrire avec un « P » majuscule, sauf dans les dictatures nées au XXe siècle, pathétiques plagiaires des idéologies européennes. Dans ces cultures, le progrès veut dire « aller vers un mieux » pour améliorer la vie quotidienne et collective mais il ne peut pas être un but en soi. Les grands métarécits occupent toujours, en effet, leur place et jouent toujours leur rôle qui est de vivifier le corps social et politique du groupe auxquels

on appartient. Le Progrès prend leur place quand les métarécits sont fatigués et révoqués en doute, pour employer un euphémisme.

### *Notre manque cruel de progressivité*

Le Progrès devient une transcendance dans une société sans transcendance. Il devient essentiel dans une société qui ne croit plus à l'essence du ciel. Le Progrès prend la place de la religion et devient alors l'opium du peuple comme Marx l'écrivait magnifiquement de la religion : « La religion est le soupir de la créature accablée, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une société sans esprit. Elle est l'opium du peuple »<sup>8</sup>.

Par effet de boomerang, aujourd'hui, le progressisme a renvoyé aux « Occidentaux » (si tant est que nous sachions ce qu'est vraiment l'Occident) les limites du progrès comme métarécit, ou comme récit fondateur.

La raison est très simple, il n'est plus possible d'imaginer pouvoir vivre dans le progrès sans la *progressivité*. Ce serait comme l'amputer d'une jambe. Si le progrès aspire à devenir un mythe, il lui faudra se tenir debout sur ses deux jambes : progression et progressivité. Or, cette dernière est en très mauvaise santé.

Force est de constater que le Progrès, aujourd'hui, usurpe son « p » majuscule parce qu'il se défait de sa part d'humanité ; de sa part de terreau, d'humain et d'humus, comme le rappelle si souvent bellement le sociologue Michel Maffesoli.

De ce fait, le Progrès ne peut plus aspirer au titre de mythe parce que les mythes sont des récits qui permettent de résoudre nos contradictions en les simplifiant, en donnant à l'individu la possibilité de se distinguer en utilisant un discours identitaire que porte ce mythe. Or, aujourd'hui, de quoi le Progrès est-il le porteur sans la progressivité ?

### *Progressisme versus progressivité : le choc culturel*

Tant que le progrès ne sera associé *qu'au* désir « avoir » nous nous priverons de l'utiliser comme outil de l'intériorité, vers le désir « être ». L'homme doit s'accomplir en progressant, d'abord en lui, pour rayonner sur l'ensemble des siens. Le progrès est certes une progression, une avancée créative mais surtout une progressivité sans laquelle il n'y a pas apprentissage, pédagogie, formation et savoir-faire faire.

Dès lors opposer, au nom d'une absurdité sans nom, progressisme et progressivité, c'est forcément opposer leur incarnation ; le progressiste versus le progressif.

---

<sup>8</sup> Karl Marx, Critique de la philosophie du droit de Hegel, œuvre inachevée écrite en 1843 et publiée en 1927.

En intelligence interculturelle, cela donne des clefs de lecture basiques pour comprendre une identité et une culture d'entreprise. Le décodage de la définition du progrès passe par l'appropriation des termes clefs que sont le temps, la vitesse, la connaissance, la langue, le lieu, la tolérance et le rapport à soi.

Si le **progressiste** ne supporte pas le temps long, le **progressif**, lui, ne supportera pas le temps court et hystérique.

Si le progressiste ne supporte pas la lenteur dans les process de décisions, le progressif sait qu'elle est garante du triptyque : attention – intention – action.

Si le progressiste considère la connaissance comme une information parce que savoir c'est pouvoir, le progressiste sait que l'information se fait toujours au détriment de la connaissance.

Pour le premier, le lieu sera un « topos » comme un autre, il pourra même s'apparenter à des flux immatériels, alors que pour le second, le lieu fait le lien.

Pour le premier la langue sera un moyen de communication, alors que pour le second elle sera un vecteur identitaire et donc un essentiel à préserver.

Enfin dans le progressisme, la tolérance formera un binôme avec la notion d'insupportabilité, alors que le second cherchera toujours la notion de la maîtrise pour progresser. Le progressisme vantera les mérites de l'unité au détriment des différences alors que le progressiste prônera l'unicité qui veut réunir en faisant un maximum avec les singularités de chacun.

Alors que faudrait-il faire ? Préférer une jambe à l'autre ? C'est bizarrement la réponse que le matérialisme le plus vulgaire et le consumérisme le plus destructeur de bon sens, ont choisi de donner !

Or, le fossé est tel que le XXI<sup>e</sup> siècle devra renouer avec les deux jambes. Le Progrès doit réimaginer qu'à la progression s'agrège à nouveau la progressivité.

Toutes les grandes civilisations ont créé une caste dont c'était le métier et l'honneur de travailler le progrès extérieur et le progrès intérieur. Samouraï, moines Shaolin, chevaliers des noblesses occidentales et Templiers, Hachichins arabes et chiites, philosophes grecs ou encore Hussards noirs de la France républicaine. Des castes de guerriers de la lumière, expression si chère à Khalid Gibran, Umberto Eco et Paulo Coello.

Il nous faut retrouver la voie de la progressivité en vue de passer une nouvelle alliance entre les humains.

L'entreprise y a un rôle prépondérant à jouer, à n'en plus douter. L'avenir de la progressivité est aussi dans le management et l'art de diriger. Les entreprises plus que jamais sont appelées à être éducatrices (elles le sont tellement déjà sur les valeurs) mais aussi initiatiques dans le sens de veiller et éveiller les collaborateurs. C'est beaucoup lui demander mais l'effacement progressif des instances d'éducation et d'initiation à la vie collective, l'appelle, hélas, au premier rang.

C'est en ce sens que naîtra autour des deux faces du progrès réconciliées une nouvelle alliance entre les collaborateurs et par extension entre les Hommes en général.

Ce sera peut-être cela la nouvelle mission du Progrès : retrouver la voie d'une nouvelle alliance entre les hommes, un nouveau pacte.

« Utilise la lumière et fais retour à la vie intérieure » Tao Te King

Alain CABRAS

Expert Apm

Management interculturel

Valeurs centrales de cohésion.